

Michel d'Amboise traducteur d'Ovide

Sandra PROVINI

En 1997, dans un article intitulé « Michel d'Amboise, poète maudit ? », Richard Cooper avait lancé un appel aux bonnes volontés : « nous avons besoin d'une étude sur d'Amboise traducteur¹ ». Ce poète, né à Naples vers 1505 et mort vers 1547, qui sort peu à peu de « l'oubli profond » dans lequel il est longtemps resté enseveli², a en effet participé au grand mouvement de traduction des textes latins antiques qui caractérise le règne de François I^{er}. Il se distingue cependant par le choix novateur des textes qu'il traduit, latins (d'Ovide et Juvénal³), mais aussi néo-latins (de Spagnuoli, Angeriano et Valla⁴) et italiens (de Fregoso⁵). Au cours de sa carrière, s'il publie alternativement des recueils personnels et des traductions, c'est pour ces dernières qu'il est célébré par ses contemporains, la traduction étant considérée alors (avant que la *Deffence et illustration de la langue françoise* ne conteste cette pratique) comme la plus haute mission des poètes en ce début de la Renaissance qui cherche à reconquérir le « trésor » que représentent les savoirs antiques⁶. Quand en 1551, peu après sa mort, François Habert le fait entrer dans le cortège des poètes français qu'il juge immortels, c'est sa version en huitains décasyllabiques du *Ris de Démocrite* qu'il cite comme source de sa gloire :

Par son riant et moqueur Democrite,
Semblablement par les pleurs d'Heraclite
Michel d'Amboise eut louange et honneur
Et lui en fut Mercure le donneur,

¹ R. Cooper, « Michel d'Amboise, poète maudit ? », *La Génération Marot : Poètes français et néo-latins (1515-50)*, Gérard Defaux (dir.), Paris, Champion, 1997, p. 445-470 (p. 453).

² F. X. de Feller, *Dictionnaire historique*, t. I, Ausbourg, M. Rieger, 1789, p. 177. Nous préparons une édition critique de ses *Œuvres complètes*.

³ *Le dixiesme livre des Metamorphoses d'Ovide, traduite en Ryme par l'Esclave fortuné, Ensemble l'Elegie d'Ovide sur la complainte du Noyer, traduite par Calvy de la Fontaine*, Paris, Arnoul et Charles les Angeliers, 1537 ; *La dixiesme satyre de Juvénal, traduycte nouvellement de Latin, en Rithme Françoise, par Michel d'Amboise Escuyer seigneur de Chevillon*, Poitiers, de Marnef, 1540 ; *Quatre Satyres de Juvénal, translattées de latin en françoys par Michel d'Amboise, escuyer, seigneur de Chevillon. C'est assavoir la VIII, X, XI et XIII*, Paris, Vincent Sertenas, 1544

⁴ *Les Bucoliques de Frere Baptiste Mantuan. Nouvellement traduites de Latin en Rigme Francoise par Michel d'Amboise, aultrement dict l'Esclave fortunay Escuyer seigneur de Chevillon. Lesquelles sont divisées en dix Eglogues et nouvellement Imprimées à Paris*, Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, 1531 ; *Les cent epigrammes, avecques la vision, la complainte de vertu, traduyte de frere Baptiste Mantuan, en son livre des Calamitez des temps, et la fable de l'amoureuse Biblis et de Caunus, traduyte d'Ovide par Michel d'Amboise, dit l'Esclave fortuné, seigneur de Chevillon*, Paris, Alain Lotrian et Jean Longis, 1533 ; Amboise évoque son offre de la traduction (aujourd'hui perdue) du traité *Du libre arbitre* (1539) de Lorenzo Valla à Marguerite de Navarre dans l'épître « À la royne de Navarre sur la traduction de Laurens Valle du liberal arbitre lettre troysiesme » dans *Le Babilon aultrement la Confusion de l'Esclave fortuné. Nouvellement composé par luy, où sont contenues plusieurs lettres recreatives et joyeuses. Avecques aucuns Rondeaux et epistres amoureuses*, Paris, Jean Longis, c. 1535, f. xxix r^o - xxxii r^o.

⁵ *Le Ris de Démocrite et le pleur de Héraclite, philosophes, sur les follies, et miseres de ce monde. Invention de M. Antonio Phileremo Fregoso, chevalier Italien, interprétée en ryme Françoise, par noble homme, Michel d'Amboise, escuyer*, Paris, Arnoul l'Angelier et G. Corrozet, 1547 ; rééd. Rouen, Robert et Jean Dugort, 1548 ; Rouen, Robert et Jean Dugort, 1550.

⁶ Thomas Sébillet, *Art poétique français* (1548), dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, LGF, 1990, p. 140.

Qui lors survint avecque sa Musette,
Pour réjouir cette troupe doulcette⁷.

L'activité de traducteur de Michel d'Amboise a été prolifique et variée. Si selon David Claivaz l'entreprise de traduction de Clément Marot est « sans équivalent contemporain » par la variété des sources traitées et des contextes stylistico-linguistiques⁸, Marot ayant traduit de la littérature latine, grecque, italienne, néo-latine et religieuse, la diversité des sources embrassées par Michel d'Amboise se révèle cependant comparable, allant d'œuvres poétiques antiques à des traités philosophiques néo-latins en passant par la production italienne moderne. Elle n'a cependant pas toujours été considérée d'un œil favorable par la critique.

Dans l'épître dédicatoire du *Dixiesme livre des Methamorphoses*, qui reprend curieusement pour partie celle des *Bucoliques*, Michel d'Amboise demande par avance que l'on excuse « l'erreur de l'imbecilité de [sa] muse non parnasienne », due à la trop grande difficulté que cette muse « balbutiante et ignorante » éprouve nécessairement à traduire de grands auteurs – comme Ovide ou le Mantouan. Ceux-ci offrent en effet à la fois une « matiere tant ardue » et une « feture tant ornée », c'est-à-dire une « facture », une « forme⁹ » brillante, dont la muse pleine de « rudesse » de Michel d'Amboise serait indigne. De même, c'est à peine s'il ose offrir sa traduction du traité *Du libre arbitre* de Valla à Marguerite de Navarre :

Je te requiers s'il y a riens qui sante
Sa barbarie ou bien mieulx qui s'absente
Du sens lettral, que tu vueilles user
De ta bonté et en tout m'excuser¹⁰.

Michel d'Amboise commet en réalité fort peu d'erreurs de traduction à proprement parler. Ce n'est d'ailleurs pas le principal reproche formulé contre son travail. Viollet le Duc fustige en effet l'« insupportable prolixité » de sa traduction du *Ris de Démocrite*¹¹. Celle qu'il donne des *Bucoliques* du Mantouan a été jugée tout aussi sévèrement par Alice Hulubei qui voit en lui un « partisan de la traduction libre », et considère la « version » de Michel d'Amboise comme « défectueuse », rendant le texte du Mantouan « méconnaissable¹² ». Cette traduction a cependant été réévaluée récemment par Charles Béné et Anne Bouscharain¹³, qui apprécient la touche personnelle de Michel d'Amboise, saluée

⁷ François Habert, *Épître à M. Meslin de S. Gelais Aumônier du Roi, sur l'immortalité des Poètes François*, citée par J.-P. Nicéron dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, t. XXXIII, Paris, Briasson, 1736, p. 194.

⁸ David Claivaz, « Ovide veut parler » : les négociations de Clément Marot traducteur, Genève, Droz, 2016, p. 276.

⁹ *Faiture* : « forme, apparence » (DMF).

¹⁰ « À la royne de Navarre sur la traduction de Laurens Valle... », *Babilon*, op. cit., f. xxxii r^o.

¹¹ Viollet le Duc, *Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc*, Paris, Hachette, 1843, p. 193.

¹² Alice Hulubei, *L'Églogue en France au XVI^e siècle*, Paris, E. Droz, 1938, p. 83-84.

¹³ Charles Béné, « Les traductions françaises du Mantouan », *Acta Conventus Neo-latini Torontonensis. Proceedings of the Seventh International Congress of Neo-Latin Studies*, Binghamton (NY), Medieval & Renaissance texts & studies, 1991, p. 221-229 ; Anne Bouscharain, « Pastorale et *epideixis* à la Renaissance : étude de la neuvième églogue de l'*Adulescentia* de Battista Spagnoli de Mantoue, du commentaire de Josse Bade et de

aussi par Marie-Madeleine Fontaine qui loue la vivacité et la liberté de ses traductions de Juvénal et de Fregoso¹⁴.

La traduction retrouvée du Dixiesme livre des Methamorphoses

Ne pouvant proposer dans le cadre de cet article la synthèse attendue sur Michel d'Amboise traducteur, j'ai choisi de me concentrer sur sa traduction du dixième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, que l'on a longtemps crue perdue, mais dont Guillaume Berthon a retrouvé récemment un exemplaire conservé à la bibliothèque de Göttingen¹⁵. Il s'agit d'une traduction en vers publiée au début de l'année 1537 (26 février 1536 ancien style), portant au titre le seul surnom de « l'Esclave fortuné », et suivie de la *Complainte du Noyer* traduite par Calvi de la Fontaine.

Les bibliographies anciennes mentionnaient bien cette traduction, mais la transmission de cette information, en l'absence d'exemplaire consultable, s'est rapidement entachée d'erreurs, au point qu'elle a jusqu'à ce jour été citée de façon erronée. Ainsi, Du Verdier la mentionne justement mais attribue l'éloge du Noyer à Amboise et non à Calvi de la Fontaine¹⁶. L'abbé Goujet, qui dit ne pas l'avoir vue, introduit une erreur qui va s'attacher aux mentions ultérieures du texte en évoquant la position de celui-ci dans la bibliographie de Du Verdier « entre les écrits que l'Auteur a composés en prose¹⁷ ». Ainsi, Ann Moss reconduit l'idée qu'il s'agirait d'une traduction en prose¹⁸, tandis que Ghislaine Amielle ne la mentionne pas dans son étude des *Traductions françaises des Métamorphoses d'Ovide*¹⁹. Guillaume Berthon, enfin, dans le précieux article dans lequel il décrit l'exemplaire de Göttingen, commet une erreur symétrique à celle de Du Verdier en attribuant non seulement la traduction du *Noyer* mais aussi celle du dixième livre des *Métamorphoses* à Calvi de la Fontaine²⁰...

Toutes ces erreurs sont imputables à la curieuse destinée de cette traduction, considérée jusqu'ici comme perdue – elle n'est pas même cataloguée par la bibliothèque de Göttingen –, et conservée, à ma connaissance, seulement dans le singulier montage opéré par Arnoul L'Angelier qui l'a jointe en 1541

la traduction française de Michel d'Amboise », *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, vol. 33, n° 1-2, 2006, p. 46-59.

¹⁴ Marie-Madeleine Fontaine, « Michel d'Amboise », *Dictionnaire des Littératures de Langue Française*, J.-P. de Beaumarchais, D. Couty et A. Rey (dir.), Paris, Bordas, 1994 (1^{ère} éd. 1984), t. I, p. 39.

¹⁵ Dans Clément Marot, *Les Œuvres*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1541, in-8°, Göttingen, Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek (8 P GALL I, 7112). Voir Guillaume Berthon, « Cadavres exquis bibliographiques. Ce qu'enseignent deux singuliers montages de libraire sur le marché du livre poétique au XVI^e siècle », *Histoire et civilisation du livre*, vol. 9, 2013, p. 53-72.

¹⁶ *La Bibliothèque d'Antoine Du Verdier*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1585, p. 870.

¹⁷ Claude-Pierre Goujet, « Des Traductions d'Ovide en Prose & en Vers », *Bibliothèque française*, tome VI, Suite de la cinquième partie, Paris, P.-J. Mariette et H.-L. Guérin, 1747, p. 28 (*Bibliothèque française*, volume I, Genève, Slatkine Reprints, 1966, p. 672).

¹⁸ Ann Moss, *Ovid in Renaissance France: a survey of the Latin editions of Ovid and commentaries printed in France before 1600*, London, Warburg institute, 1982, p. 81.

¹⁹ Ghislaine Amielle, *Recherches sur des traductions françaises des Métamorphoses d'Ovide illustrées et publiées en France à la fin du XV^e siècle et au XVI^e siècle*, Paris, J. Touzot, 1989.

²⁰ Guillaume Berthon, « Cadavres exquis bibliographiques », art. cit., p. 60 et p. 69.

à plusieurs recueils de Clément Marot pour proposer un exemplaire « complet » des *Œuvres* de ce dernier à des acheteurs peu attentifs. Si cette traduction de Michel d'Amboise est restée quasiment ignorée de la critique, c'est peut-être en raison de la volonté de ce libraire peu scrupuleux, qui l'a vendue « dans un Marot trafiqué » en lieu et place de la traduction du *Premier livre de la Métamorphose*, dont il ne possédait pas d'exemplaire de la dernière édition de 1536, publiée par Étienne Roffet. Comme l'explique Guillaume Berthon, Arnoul L'Angelier met alors la main « dans son propre stock de librairie [pour] insérer après la *Suite de l'Adolescence* une traduction du dixième livre de la même *Metamorphose* [...], qu'avaient publiées les frères L'Angelier en février 1536 (a. s.)²¹ ».

Comment L'Angelier a-t-il pu juger acceptable une telle substitution ? Certes, une comparaison attentive des principes et des techniques de traduction employés par Clément Marot et Michel d'Amboise en révèle la grande proximité, mais leurs versions ne sont nullement interchangeables : on reconnaît bien dans le *Dixiesme livre des Metamorphoses* l'empreinte de « l'Esclave fortuné ».

Le choix du dixième livre des Métamorphoses d'Ovide

Le choix qu'effectue Michel d'Amboise de traduire le dixième livre des *Métamorphoses* d'Ovide apparaît particulièrement significatif et cohérent à l'aune de l'ensemble de sa production poétique. Tout d'abord, il s'inscrit dans une plus large entreprise de traduction et de continuation des œuvres d'Ovide²², auteur pour lequel Michel d'Amboise a manifesté, comme nombre de poètes de la « génération Marot²³ », de l'intérêt tout au long de sa carrière. Les *Métamorphoses*, dont la moralisation médiévale avait connu un immense succès, avaient déjà fait l'objet de deux adaptations en prose française, la *Bible des poètes* (1484), mise en prose de l'*Ovide moralisé*²⁴, et le *Grand Olympe* (1532), belle paraphrase en prose mêlée de passages versifiés des *Métamorphoses*²⁵, tandis que le premier livre avait été traduit en vers par Clément Marot, sans doute dès l'été 1526 – Marot évoque dans l'épître dédicatoire une lecture devant le roi au château d'Amboise –, et publié en 1534²⁶. La traduction du *Dixiesme livre* par Michel d'Amboise est donc la seconde traduction en vers français d'un livre des *Métamorphoses*, et sa publication suit de près celle du *Premier livre* de Marot. On remarque cependant que Michel d'Amboise avait initié cette entreprise de publication de traductions en vers des *Métamorphoses* en faisant paraître

²¹ *Idem*, p. 60. Précisons que la publication de 1537 (n.s.) s'était faite en association avec Vincent Sertenas à qui le privilège est attribué et auquel Michel d'Amboise confiera ensuite plusieurs de ses œuvres.

²² Voir Ann Moss, *Ovid in Renaissance France*, *op. cit.*, p. 80-81.

²³ Cf. *La Génération Marot : Poètes français et néo-latins (1515-50)*, Gérard Defaux (dir.), Paris, Champion, 1997.

²⁴ Colard Mansion, *Cy commence Ovide de Salmonen son livre intitule Methamorphose... Translate et Compile par Colard mansion en la noble ville de Bruges*, C. Mansion, 1484 ; révisé dans *La Bible des poetes. Methamorphoze*, Paris, A. Vérard, 1493 (republié au moins cinq fois jusqu'en 1531).

²⁵ *Le Grand Olympe des Histoires poétiques du prince de poesie Ovide Naso en sa Metamorphose*, Lyon, D. de Harsy pour R. Morin, 1532 (republié au moins 13 fois jusqu'en 1586).

²⁶ Clément Marot, *Le Premier Livre de la Metamorphose d'Ovide, translate de Latin en François*, Paris, E. Roffet et F. Juste, 1534. Sur la datation de cette traduction, voir Guillaume Berthon, *L'Intention du Poète. Clément Marot « auteur »*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 127.

dès mars 1533 (n. s.), dans les *Cent epigrammes*, sa version d'un épisode du livre IX, la fable de Byblis et Caunus. Cette version met en valeur, par un titre repris dans la table des matières, « La lettre de Biblis à Caunus », sans doute pour s'inscrire dans la vogue de l'héroïde à laquelle Michel d'Amboise participera avec les *Contrepistres d'Ovide* composées en réponse aux *Héroïdes* en 1541²⁷. Ce constant intérêt de Michel d'Amboise pour Ovide se traduit dans les liminaires néo-latins des *Contrepistres* par une comparaison qui fait du poète français l'égal de son modèle latin :

*Non hic Nasonem mihi vos iactate poetam
Non minus Ambasii Gallica musa valet.
Vt fuit ille suæ Pelignæ gloria gentis,
Ambasius nostræ gloria gentis erit.*

Ne me vantez vostre Poete Ovide,
S'il a pour vous bien escript, car je cuyde
Que s'il en a louenge, que d'Amboyse
Ne l'aura moindre en sa langue Française,
Et comme feut Ovide le bruyt, voire
Le seul honneur de Salmo, et la gloire,
Ainsi sera d'Amboyse la vantance
De Chevillon, en la langue de France²⁸.

Mais la prédilection pour Ovide se trouve indissociablement liée, dans l'œuvre de Michel d'Amboise, au modèle de Clément Marot : les *Contrepistres d'Ovide* sont ainsi définies, dans un rondeau liminaire de leur réédition de 1546, comme des « vers et escriptz Marotiques²⁹ ». En effet, Clément Marot avait fait d'Ovide, selon Guillaume Berthon, « la voix élégiaque selon laquelle il modulait ses plaintes » au point que Gérard Defaux a pu voir en lui un « Ovide français³⁰ ». Le choix qu'effectue Michel d'Amboise de traduire un livre des *Métamorphoses* peut donc aussi se lire comme un signe de sa fidélité au modèle de Marot, dont il s'affirme nettement comme l'un des disciples dès la préface des *Epistres veneriennes* de 1532, recueil dont la structure reprend celle de l'*Adolescence clémentine*³¹. Cependant, il faut aussi faire la part de la stratégie dans ce choix par lequel Michel d'Amboise rivalise, sur son propre terrain, avec le poète royal tout juste rentré d'exil. La traduction du *Premier livre* s'était donnée comme un présent solennel à François I^{er}. Trois ans après sa publication et avant que Marot ne publie le *Second livre* (qui ne paraîtra chez Étienne Dolet qu'en 1543³²), Michel d'Amboise, à la recherche d'un protecteur, offre pour sa part sa traduction du *Dixiesme livre* à Jean de

²⁷ *Les contrepistres d'Ovide, nouvellement inventées & composées par Michel d'Amboyse, dict l'Esclave Fortuné, Seigneur de Chevillon, où sont contenues plusieurs choses recreatives, & dignes de lire*, Paris, Denis Janot, 1541.

²⁸ *Les contrepistres*, op. cit., f. 119 r^o-v^o.

²⁹ « Aux honorables Lecteurs de ce Livre », *Les contrepistres d'Ovide*, op. cit., Paris, Maurice de la Porte, 1546.

³⁰ Guillaume Berthon, *L'Intention du Poète*, op. cit., p. 569.

³¹ *Les Epistres veneriennes de l'Esclave fortuné privé de la court d'Amours, nouvellement faictes et composées par luy. Avecques toutes ses oeuvres par luy reveues & corrigées. Premièrement les .xxxii. epistres veneriennes. Les fantaisies. Les complaints, regretz et epitaphes. Avec .xxxv. rondeaulx et cinq balades d'amours*, Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, 1532.

³² Clément Marot, *Le Second Livre de la Metamorphose d'Ovide*, dans *Les Œuvres de Clément Marot*, Lyon, É. Dolet, 1543.

Luxembourg, abbé d'Ivry³³, parent de Marguerite de Navarre et du connétable Anne de Montmorency auxquels il avait adressé plusieurs épîtres de requête dans le *Babilon* de 1535. Jean de Luxembourg, lui-même traducteur et poète, est alors en pleine ascension sociale puisqu'il cherche à entrer au service d'Anne de Montmorency, sur la recommandation de Marguerite de Navarre, en lui offrant une traduction de Cicéron en 1536, puis un long poème d'éloge, *Le triomphe et les gestes d'Anne de Montmorency*, en février 1538³⁴. Il semble que le don par Michel d'Amboise du cadeau prestigieux que constitue une traduction des *Métamorphoses* à ce mécène judicieusement choisi ait porté ses fruits : dans le *Secret d'amours*, publié en 1542, Michel d'Amboise adresse en effet trois épîtres à Jean de Luxembourg, dans lesquelles il se déclare son serviteur et se réclame de la protection qu'il lui a accordée par le passé³⁵.

Quand il entreprend de traduire le *Dixiesme livre des Methamorphoses*, c'est donc un double hommage que rend Michel d'Amboise à deux poètes qui représentent pour lui des modèles, Ovide et Marot, hommage qui se double sans nul doute d'une ambition d'émulation avec le second, sinon avec le premier. Je chercherai à montrer que sa traduction témoigne d'une fidélité à la fois à la lettre du texte ovidien et à la méthode de traduction mise en œuvre par Marot dans le *Premier livre*³⁶. Cependant, le choix, parmi les quinze livres des *Métamorphoses*, du livre X, livre d'Orphée et livre de deuil, porte l'empreinte personnelle du poète de l'amour et du deuil conjugal qu'est Michel d'Amboise : le *Dixiesme livre des Methamorphoses* s'intègre ainsi de façon parfaitement cohérente dans son œuvre où prédomine la coloration élégiaque. La traduction qu'il donne du célèbre morceau méta-poétique par lequel Ovide revendique par la bouche d'Orphée le passage du grand genre épique à l'élégie témoigne en effet de sa conscience aigüe de l'enjeu générique et stylistique autour duquel s'articule le livre X. Il suffit pour s'en convaincre de comparer sa version avec celle que donnera François Habert en 1557 du couple d'antonymes *grauiore/leuiore*, dans lequel cette considération se dilue :

*Ab Ioue musa parens (cedunt Iouis omnia regno)
Carmina nostra moue, Iouis est mihi saepe potestas
Dicta prius cecini plectro grauiores Gigantes,
Sparsaque Phlegraeis victricia fulmina campis.
Nunc opus est leuiore lira puerosque canamus
Dilectos superis, inconcessisque puellas
Ignibus attonitas meruisse libidine poenam*³⁷.

³³ Né vers 1515, mort à Avignon en 1548, historien et traducteur, abbé d'Ivry, évêque de Pamiers à partir de 1539, Jean de Luxembourg a traduit Platon (*Phédon*), Cicéron (*Verrines*), édité l'*Institution du prince* de Guillaume Budé (1547) et consacré à Anne de Montmorency un long poème en février 1538. Voir la notice de Jean-Eudes Girot dans le *Dictionnaire des Lettres françaises du XVI^e siècle*, G. Grente (dir.), éd. revue sous la dir. de Michel Simonin, Paris, Fayard, Librairie générale française, 2001, p. 761-762.

³⁴ Voir V.-L. Saulnier, « Quel poète pour le Grand-Maître ? Luxembourg et Anne de Montmorency », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 35, 1976, p. 386-400.

³⁵ *Le Secret d'Amours composé par Michel d'Amboise, où sont contenues plusieurs lettres tant en rithme qu'en prose, fort recreatives à tous Amans. Ensemble plusieurs Rondeaux, Ballades & Epigrammes, le tout composé nouvellement*, Paris, Arnoul et Charles les Angeliers, 1542, non paginé.

³⁶ La technique de traduction de Clément Marot dans le *Premier livre* a été analysée avec une grande précision par David Claivaz dans « Ovide veut parler », *op. cit.* Son ouvrage nous fournira une base de comparaison précieuse.

³⁷ *Quidii Quindecim Metamorphoseos libri diligentius recogniti, cum familiaribus commentariis et indice alphabetico ab Ascensio summa cura collecto*, Lyon, Nicolas Wolff et Jacques Huguetan, 1501, f. CXXX v°. Je souligne.

Muse parente à Jupiter, commence
 Ton chant joyeux pource qu'à sa plaisance
 Tout donne lieu. De Jupiter aussi
 Parler m'a prins assez souvent soulcly,
 Par cy devant *en plus graves accordz*
 J'ay mis en chant des geantz les discordz
 Contre les dieux, ainsi que forcenez
 Comment aussi ilz furent fulminez
 Emmy les champs du pays Thessalicque.
 Or à present il fault que je m'aplique
D'ung plus bas stille à chanter les enfans
 Jadis aymez par les dieux triumpfans,
 Pareillement les filles estonnées
 Dung feu prophane en paillardise nées
 Qui ont beaucoup de peine merité
 Par leur luxure et leur lubricité.
 (Le Dixiesme livre, f. Bv v°, v. 343-358)

À Jupiter commence, ores ma Muse,
 Qui a sur tout la puissance diffuse,
 Souventefois l'on m'a veu reciter
 Le haut pouvoir du grand Dieu Jupiter,
 De plus haut son et *de plus graves dictz*
 J'ay des Geants la bataille jadis
 Chanté en vers, quand la fouldre notoire
 De Jupiter, eut sur eux la victoire.
 Ores convient *d'accords melodieux*
 Chanter les beaux enfans aymez des Dieux,
 Et les amours des lascives pucelles
 Qui ont receu pour telles estincelles
 Puniton, et tourment merité
 Par feu d'amour plein de temerité³⁸.

Le respect de « l'intention du poète »

Tout comme Clément Marot et contrairement à la tradition ouverte par l'*Ovide moralisé*, Michel d'Amboise rejette la lecture allégorique des *Métamorphoses*. Il partage avec Marot le même respect scrupuleux du texte source, ne s'autorisant ni suppression ni ajout de taille, contrairement au traducteur anonyme du *Grand Olympe* qui n'hésite pas à introduire le berger Aristée dans le récit de la mort d'Eurydice, suivant la version des *Géorgiques* de Virgile, ou à supprimer la mention de l'homosexualité d'Orphée après son veuvage. Si Marot avait déclaré « Ovide veut parler » à la fin de l'épître dédicatoire du *Premier livre* et avait placé les premiers vers de sa traduction sous le titre « L'intention du Poete³⁹ », Michel d'Amboise semble lui aussi avoir comme priorité le respect de « l'intention verbale du poete », qu'il avait déjà évoquée dans l'épître dédicatoire de sa traduction des *Bucoliques* du Mantouan en 1531.

³⁸ François Habert, *Les quinze livres de la Metamorphose d'Ovide*, Rouen, G. L'Oyselet, s.d., p. 604-605.

³⁹ Ou « L'intention d'Ovide » dans le manuscrit de 1527-1528 (Oxford, Bodleian Library, ms. Douce 117, f. 3 r°). Voir Guillaume Berthon, *L'Intention du Poète*, op. cit., p. 11-12. Étienne Dolet recommandera au traducteur de faire « en sorte, que l'intention de l'auteur [soit] exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une, et l'autre langue » (*Maniere de bien traduire d'une langue en aultre*, Lyon, Étienne Dolet, 1540, p. 13).

Pour ce faire, il choisit comme Marot – et la plupart des traducteurs du temps – le décasyllabe à rimes plates pour rendre l’hexamètre dactylique. Comme Marot, il ne pratique pas l’alternance des rimes masculines et féminines, qui ne s’est pas encore imposée à cette date. Sa traduction compte 1714 décasyllabes pour 739 hexamètres, soit un rapport de 2,3 vers français pour 1 vers latin – il se montre ainsi plus prolixe que Marot, dont le *Premier livre* compte 1552 décasyllabes pour 780 hexamètres, soit un rapport d’un distique français pour un vers latin. Michel d’Amboise s’autorise en effet des amplifications, qui apparaissent ciblées et concertées : si sa traduction respecte le plus souvent la proportion de 2 vers français pour 1 vers latin, certains épisodes ont particulièrement retenu son attention, comme celui de la mort d’Eurydice et de la descente aux Enfers d’Orphée, où les 85 hexamètres latins sont rendus par 213 décasyllabes, soit un rapport de 2,5 vers français pour un vers latin. C’est ce passage, qui fait l’objet des plus importants développements de la part du traducteur, que j’ai choisi d’analyser ici.

Le respect de l’intention d’Ovide se manifeste d’abord par la précision de la traduction, rarement fautive. Comme le recommandera Dolet, le traducteur – qui compose des poèmes néo-latins à ses heures⁴⁰ – maîtrise parfaitement la langue du texte source, malgré ses protestations d’ignorance. Si dans l’épître dédicatoire, Michel d’Amboise demande à son savant destinataire Jean de Luxembourg d’excuser « l’erreur de l’imbecilité de [s]a muse non parnassienne, mais balbutiante et ignorante », on ne relève dans le *Dixiesme livre* presque aucune erreur de traduction à proprement parler. Certaines versions surprenantes pour le lecteur moderne s’avèrent exactes si on les rapporte au texte des *Métamorphoses* tel que l’a établi Raphaël Regius dans son édition parue à Venise en 1493 et à Paris en 1496⁴¹ ; d’autres semblent pouvoir être considérées comme des coquilles d’impression (« Ilion » au lieu d’« Ixion » au vers 102, « Phiton » au lieu de « Pluton » au vers 131). Enfin, ce qui peut apparaître comme une erreur du traducteur lui-même fait parfois sens – Amboise étant très bon latiniste, la *lectio difficilior* doit être privilégiée. Ainsi, la substitution d’Hécate à Proserpine au vers 121 pourrait s’expliquer par l’association ancienne de ces deux divinités dans la tradition orphique⁴².

Michel d’Amboise fait aussi preuve, comme Marot, d’une réelle sensibilité à l’ordre des mots du latin, sans pour autant le suivre servilement. On repère ainsi une correspondance lexicale quasi absolue en latin et en français en début de vers dans certains passages stratégiques – notamment les transitions qui permettent de structurer le texte. L’épisode d’Orphée et Eurydice compte ainsi plus d’une dizaine de tels calques du latin : *Si licet* est rendu par « S’il m’est licite » (v. 47), *Serius aut citius* par « Soit tot

⁴⁰ Voir dans les *Contrepistres d’Ovide*, *op. cit.*, et dans *Le Secret d’Amours*, *op. cit.*

⁴¹ Il est difficile de déterminer quelle édition Michel d’Amboise a utilisée : on compte en effet près d’une vingtaine d’éditions italiennes et françaises du texte d’Ovide établi et commenté par Regius avant 1537, dont la plupart sont complétées par d’autres commentaires à partir de 1510. Voir Ann Moss, *Ovid in Renaissance France*, *op. cit.*, p. 28-31. On a retenu par commodité l’édition de Regius revue par Josse Bade, publiée à Lyon en 1501 par Nicolas Wolff et Jacques Huguétan et fréquemment rééditée à Lyon et à Paris (1504, 1506, 1510, 1515).

⁴² Voir Athanassia Zographou, *Chemins d’Hécate. Portes, routes, carrefours et autres figures de l’entre-deux*, Liège, Centre International d’Étude de la Religion Grecque Antique, 2010, p. 68-71 et 85 *sqq.*

ou tard » (v. 75), *Talia dicentem* par « Cecy disant » (v. 97), *Non aliter* par « Non autrement » (v. 160), etc.

Michel d'Amboise se montre aussi sensible au style d'Ovide, dont il cherche à rendre les nuances, comme dans ce passage à la deuxième personne qui vient clore l'énumération des suppliciés des Enfers venus écouter le chant d'Orphée :

Belides, inque tuo sedisti, Sisyphes, saxo.

Pareillement laissas ta pierre ronde
Ô Sysiphus ambitieux au monde (v. 113-114)

Cette attention au détail n'empêche pas cependant le poète d'amplifier quelque peu l'hexamètre, rendu par deux vers français qui traduisent non seulement le latin d'Ovide, mais aussi celui du commentaire de Regius (« *quo ambitiosi significantur*⁴³ ») qui contribue à la clôture du distique. Le respect de « l'intention » d'Ovide se manifeste aussi par la rareté des termes ou des vers non traduits. On ne relève que deux suppressions notables dans l'épisode d'Orphée : l'allusion à la sépulture nécessaire au séjour des âmes aux Enfers disparaît⁴⁴, tout comme la complexe périphrase astrologique désignant chez Ovide une période de trois ans⁴⁵.

Rendre le texte plus accessible

Le respect de l'intention du poète s'associe en effet à une volonté de rendre son texte plus accessible aux lecteurs français : il s'agit d'explicitier ce qui reste implicite chez Ovide et de clarifier ce qui nuirait à la compréhension de son poème. Pour ce faire, Michel d'Amboise s'appuie comme l'a fait Clément Marot pour sa traduction du *Premier livre*⁴⁶ sur le commentaire de Raphaël Regius, dans lequel l'humaniste italien précise le sens littéral, repère les sources d'Ovide et élucide les allusions mythologiques, tout en refusant de se livrer, comme ses prédécesseurs, à une lecture allégorique des fables qu'il traite comme autant d'*exempla* permettant de délivrer une leçon morale⁴⁷.

Tout d'abord, tout comme Marot avait introduit un découpage du livre I, qui n'existait pas dans le texte original d'Ovide, en s'appuyant sur l'index de Regius⁴⁸, Michel d'Amboise reprend une partie

⁴³ *Ouidii Quindecim Metamorphoseos libri diligentius recogniti, op. cit.*, f. CXXIX r^o.

⁴⁴ « Parmi espritz parmi ames sans corps » (v. 38) traduit « *Perque leues populos simulacraque functa sepulcro* ».

⁴⁵ « Là fut trois ans ne cessant se douloir » (v. 197) traduit « *Tertius aequoreis inclusum Piscibus annum / Finierat Titan* ».

⁴⁶ Jean-Claude Moisan, « Clément Marot et Raphaël Regius : l'insertion de la glose et du commentaire dans la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide », *Acta conventus Neo-Latini Hafniensis*, Rhoda Schnur (dir.), Tempe (Arizona), Medieval and Renaissance texts and studies, 1997, p. 685-697 ; Pierre Maréchaux, « L'arrière-fable : la préface de Marot à la *Métamorphose* et les commentaires latins d'Ovide », *Clément Marot « Prince des poètes français » (1496-1996)*, Gérard Defaux et Michel Simonin (dir.), Paris, Champion, 1997, p. 77-92.

⁴⁷ Pour une analyse du commentaire de Regius, voir Ann Moss, *Ovid in Renaissance France*, op. cit., p. 28-31.

⁴⁸ Voir Jean-Claude Moisan, « La notion d'ordre dans les commentaires et les traductions des *Métamorphoses* d'Ovide », *Ordre et désordre dans la civilisation de la Renaissance (Actes du colloque de Nice, 9-11 septembre 1993)*, Gabriel-André Pérouse (dir.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996, p. 249-260.

des entrées d'index préparées par Regius pour le livre X afin de faciliter par une série de titres le repérage des différents épisodes (« La Fable de Cyparissus », « La Fable de Jupier mis en Aigle », « Hiacinthus mué en fleur », etc.). Il prête dans le même temps une attention particulière aux liaisons du *carmen perpetuum* que les commentateurs et les traducteurs de la Renaissance ont salué dans les *Métamorphoses*⁴⁹, ces deux démarches apparemment contradictoires⁵⁰ procédant d'une même volonté de clarification. Ainsi, il prend soin de souligner le lien entre le livre X et celui qui le précède, en éclaircissant le succinct *Inde* qui désignait le lieu des noces d'Iphis et Hyante auxquelles le dieu Hyménée avait présidé :

... au departir du lieu
Auquel Iphis Hyanté espousa (v. 2-3)

Michel d'Amboise donne aussi au lecteur toutes les informations nécessaires sur la situation initiale et les acteurs, expliquant qu'« Hymeneus » est « des nopces le grand dieu » (v. 1) et qu'Orphée l'a appelé pour son mariage avec Eurydice (v. 8-9). Cette volonté de souligner les liens logiques des transitions ovidiennes se manifeste parfois par des formules qui alourdissent la traduction, comme le vers 6 : « Et la raison pour laquelle il y vint », ou par des répétitions, comme dans ce rappel de la cause de la mort d'Eurydice :

Elle appelée ung petit pas et lent
Car elle encor se sentoit du serpent
Qu[i] sur le pré à mort l'avoit mordue,
Devant Pluton bellement s'est rendue (v. 127-130)

Michel d'Amboise adopte en outre la même pratique de simplification du texte source que Marot, en s'appuyant tout comme lui sur le commentaire de Regius⁵¹. Il prosaïse le lexique quand les termes sont peu familiers au lecteur français, traduisant *Avernas* par « val d'enfer » (v. 136), *Cereris munere* par « mangier » (v. 187), *deos Herebi* par « dieux d'enfer » (v. 190). Ces exemples témoignent d'une recherche de simplicité et de dépouillement qui se manifeste dans l'ensemble de la traduction par l'utilisation des mots du français commun et par l'usage restreint du néologisme⁵². Michel d'Amboise désigne de même les personnages mythologiques par leur nom d'usage le plus courant en français, plutôt que par une épithète érudite, par leur nom grec ou par une périphrase. Ainsi, le « héros de Rhodope » (*Rhodopeius heros*) est nommé Orphée (v. 131), Perséphone (*Persephonen*) Proserpine (v. 39). Quant à la périphrase par laquelle Ovide désignait le gardien des Enfers, Michel d'Amboise la remplace par le simple nom de Cerbère :

non huc, vt opaca viderem

⁴⁹ Clément Marot écrit ainsi dans son épître dédicatoire au *Premier livre* : « La Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle tant pour la grande douceur du stille que pour le grant nombre des propos tumbans de l'ung en l'autre par lyaisons si artificielles qu'il semble que tout ne soit qu'ung ».

⁵⁰ Jean-Claude Moisan, « La notion d'ordre... », art. cit.

⁵¹ Jean-Claude Moisan, « Clément Marot et Raphaël Regius », art. cit., p. 691-692.

⁵² Cette simplicité sera recommandée par Étienne Dolet dans la *Maniere de bien traduire*, op. cit., p. 16-17 : « Il te fault garder d'usurper mots trop approchans du Latin, et peu usitez par le passé : mais contente toy du commun, sans innover aucunes diction follement ».

*Tartara, descendi, nec vti villosa colubris
Terna Medusaei vincirem guttura monstri.*

En ce lieu cy qui de clarté n'a goutte
Ne suis venu pour Cerberus combatre
Ou voz gros murs et forteresses abatre
Comme jadis Hercules on vid faire (v. 50-53)

Dans ces différents exemples, Michel d'Amboise suit Regius qui élucidait la difficulté dans son commentaire, mû par une même volonté de rendre le texte d'Ovide plus accessible au lecteur. Ainsi, dans le cas de Cerbère, l'allusion érudite à la mère du monstre, Méduse, est supprimée et remplacée par une explicitation de la référence implicite à Hercule, vainqueur du chien à trois têtes. Le traducteur ajoute cependant, par la mention des « gros murs et forteresses » menacés par Hercule, une allusion au combat du héros contre Hadès, que ne mentionnait pas Regius.

Comme Marot, ainsi que l'a montré Jean-Claude Moisan⁵³, Michel d'Amboise fait donc un usage pédagogique du commentaire, éclaircissant certaines allusions mythologiques pour le lecteur français dans des vers où s'entrelacent traductions du texte original et de sa glose, intimement liées, par exemple au sujet de l'entrée des Enfers :

Ad Stiga Taenaria est ausus descendere porta

Regius : « *Tenaria porta : Tenarus Lachoniae promontorium est, in quo specus esse dicitur, per quem ad inferos descenditur*⁵⁴ ».

il vint en Tenarye
Ou de tout temps on dict estre une fente
Par où on peult faire en enfer descente (v. 34-36)

ou de l'enlèvement de Proserpine :

*Famaque si veteris non est mentita rapinae,
Vos quoque iunxit amor.*

Regius : « *Veteris rapinae : nam Pluto Proserpinae amore captus eam rapuit*⁵⁵ ».

Qu'amours jadyz vous fait merveilleuse ayde
[Aumoins si n'est menteuse la rapine]
À desrober ma dame Proserpine. (v. 64-66)

La traduction de Michel d'Amboise, comme celle de Clément Marot, opère ainsi une « fusion du texte tuteur et de sa glose⁵⁶ », pour mieux faire connaître la fable comme fable, pour elle-même, et non comme seuil interprétatif comme dans les lectures allégoriques antérieures. Néanmoins, Michel d'Amboise ne suit pas servilement le commentaire. Il y opère des sélections, choisissant par exemple la Thessalie parmi les trois possibilités proposées par Regius pour la localisation des champs phlégréens au vers 351, « Emmy les champs du pays Thessalicque », et ajoute lui-même des éléments érudits qui ne sont pas donnés par Regius (mais figurent peut-être dans un autre commentaire qui resterait à

⁵³ Jean-Claude Moisan, « Clément Marot et Raphaël Regius », art. cit., p. 693.

⁵⁴ *Ovidii Quindecim Metamorphoseos libri diligentius recogniti, op. cit.*, f. CXXVIII v^o.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Pierre Maréchaux, « L'arrière-fable », art. cit., p. 89.

identifier ?). C'est le cas de cette mention d'Atropos, celle des Moires qui donne la mort en coupant le fil du destin :

*Serius aut citius sedem properamus ad vnam.
Tendimus huc omnes.*

Soit tost ou tart et apres nostre vie
En peu de temps desrobée et ravie
Par Atropos sans aucune mercy
Nous descendrons et vollerons icy (v. 75-78)

L'introduction d'Atropos est une manière pour Michel d'Amboise de rendre l'image des fils du destin qu'il avait perdue dans sa traduction des vers 70-71, où il avait privilégié la version plus simple de la glose :

Eurydices, oro, properata retexite fata.

Regius : « *vt ad vitam possit redire*⁵⁷ »

Que vous daignez Euridice deffaicte
Remectre en vye (v. 70-71)

La volonté qu'a le traducteur de respecter les images ovidiennes se fait sentir dans ce déplacement significatif de la négociation qu'opère Michel d'Amboise entre les deux impératifs de fidélité et de clarté.

Cependant, la prolixité de la traduction amboisienne n'est pas seulement due à cette volonté de clarification qu'il partage avec Marot, plus concis. Les amplifications les plus notables répondent en effet à d'autres objectifs qui relèvent de la personnalisation de la traduction.

La personnalisation de la traduction

Comme dans le *Premier livre* de Marot, on ne relève dans le *Dixiesme livre* que très peu d'ajouts relevant d'une forme d'actualisation du récit ovidien – même si la conscience de la distance entre les mœurs antiques et modernes est bien présente, notamment dans le commentaire du vers 202, « à la mode ancienne ». Si Michel d'Amboise partage avec son modèle le refus de la lecture allégorique des moralisations antérieures, il opère cependant une christianisation discrète mais systématique de la représentation des Enfers. Ainsi, aux Enfers antiques qui reçoivent les âmes de tous les morts se substitue (au singulier à toutes les occurrences) l'enfer chrétien réservé aux pécheurs :

*O positi sub terra numina mundi,
In quem decidimus, quicquid mortale creamur,*

Ô dieux du monde en la terre caché
Où chascun vient qui meurt en son peché (v. 45-46)

⁵⁷ *Ouidii Quindecim Metamorphoseos libri diligentius recogniti, op. cit., f. CXXVIII v°.*

De même, au vers 91, Amboise ne suit pas Regius, qui donne *beneficium* comme synonyme de *veniam*, mais choisit le second sens de *venia*, « pardon, rémission », dans une perspective chrétienne. Il conserve scrupuleusement cependant le premier sens de « faveur » en le déplaçant au vers suivant, pour clore le distique, les deux termes à la rime rendant ainsi les deux sens potentiels du mot latin :

Quod si fata negant veniam pro coniuge,

Sy voz vouloirs ne me veullent pardon
De mon espouse octroyer en peur don (v. 91-92)

Les caractéristiques de l'enfer dépeint par le traducteur, qui exprime une certaine distance face à l'appellation de Pluton comme roi du lieu⁵⁸, correspondent dans l'ensemble aux représentations chrétiennes, puisqu'il s'agit d'un lieu de « tourment » infini⁵⁹.

Michel d'Amboise introduit aussi un commentaire moral sur l'homosexualité d'Orphée, effaçant le *carpe diem* du texte ovidien au profit d'une condamnation sévère de l'amour des hommes dans laquelle le *je* du traducteur s'implique de façon exceptionnelle, alors que le commentaire de Regius restait prudemment silencieux sur ce passage :

*Ille etiam Thracum populis fuit auctor amorem
In teneros transferre mares citraque iuuentam
Aetatis breue ver et primos carpere flores.*

Pour ceste cause au peuple Thracian
Donna premier le lubricque moyen
De convertir l'amoureuse estincelle
Qu'on doit à femme ou à jeune pucelle
Aux masculins, et par son ord aymer
Il fut aucteur premier desordonner,
Je dis premier quant au pays de Thrace. (v. 207-213)

On rencontre cependant de fréquents ajouts d'un hémistiche ou d'un vers complet qui ne semblent pas répondre à un objectif de clarification ou de christianisation du texte source. C'est le cas de certains « ajouts par tautologie⁶⁰ », pour reprendre la terminologie employée par David Claivaz, notamment le redoublement synonymique couramment utilisé par les traducteurs du temps :

*Affuit ille quidem, sed nec solemnia verba,
Nec laetos vultus, nec felix attulit omen.*

Là se trouva facheux, et non propice
Sans y porter parole solempnelle
Ny bon augur, ny apparence belle (v. 10-12)

Ici, l'ajout des adjectifs « facheux et non propice » doit-il être perçu comme un remplissage au service de la rime avec le mot « Euridice » qui termine le vers précédent ? Peut-être, mais il témoigne aussi, comme chez Marot, d'une recherche de la *copia* qui s'appuie de façon privilégiée sur la gémiation

⁵⁸ « N'aussi Pluton (qu'on veult d'enfer Roy dire) » (v. 122).

⁵⁹ « Euridice, qu'on avoit fait aller / Avec ceulx qui tout nouvellement / Estoiert venuz à l'inferral tourment » (v. 124-126, traduction de « *Eurydicenque vocant ; vmbras erat illa recentes / Inter* ») ; « lieu qui ne peult finyr » (v. 147).

⁶⁰ David Claivaz, « *Ovide veut parler* », *op. cit.*, p. 210.

recommandée par Quintilien pour « l'ampleur et [le] lustre » qu'elle donne à la pensée (*Institution oratoire*, IX, 3, 46)⁶¹.

Michel d'Amboise se livre aussi comme Marot à quelques ajouts « par logique du récit⁶² », qui développent des éléments de la scène en s'appuyant sur la logique interne de l'histoire racontée. Il introduit ainsi des relations de cause à effet, comme au vers 37 : « Par là Orpheus de sa partie recordz », qui rappelle la motivation de la descente d'Orphée aux Enfers, ou encore au vers 158 : « Pour la douleur d'absence si soubdaine », qui explique pourquoi Orphée entend à peine l'adieu d'Eurydice. Souvent, le poète semble se représenter mentalement la scène décrite par Ovide, pour la reconstituer avec des détails supplémentaires. Ainsi, la scène de la mort d'Eurydice, rapidement évoquée dans le texte latin, se trouve métamorphosée par Michel d'Amboise en un petit tableau en mouvement :

*nam nupta per herbas
Dum noua Naiadum turba comitata vagatur,
Occidit in talum serpentis dente recepto.*

Car en allant par une voye herbeuse
La maryée, avecques les Naiades
Dens ung preau dessoubz vertes feuillades
D'ung grand serpent dedans l'herbe mussé
Feut son talon *villainement* blessé
Dont elle mourut *assez soubdainement*
Et n'y peut on donner empeschement. (v. 16-22, je souligne)

De même, la froideur de l'Aquilon est rendue sensible dans ce bel ajout :

...pulsumque aquilonibus Haemum.

Et vers Hanus, qui Tracie enveloppe
Lequel on veoit par Aquilon froit vent
Blanchir de neige, et de gresle souvent (v. 195-196)

Trait plus spécifique de la traduction de Michel d'Amboise, certains récits ovidiens se trouvent transformés sous sa plume en petites scènes dialoguées, dans lesquelles s'exprime le goût du poète pour le discours direct, déjà relevé par Xavier Bonnier dans les *Cent epigrammes*⁶³. Amboise amplifie les discours – comme la suasoire d'Orphée où le *je* de l'orateur se trouve plus fortement impliqué par les ajouts des vers 54 : « Je vous supplie, escoutez mon affaire » et 58 : « Comme je croy et le puis assurer » – et transforme des passages narratifs en dialogues quand le texte d'Ovide le permet. D'un tel passage de la troisième à la deuxième personne témoigne le vers 160 où le poète apostrophe Orphée, là où Ovide se contentait d'évoquer la douleur du poète endeuillé pour la seconde fois :

*Non aliter stupuit gemina nece coniugis Orpheus,
Quam tria qui...*

De ceste mort seconde bon Orpheus
Non autrement lors estonné tu feuz

⁶¹ Pierre Maréchaux, « L'arrière-fable », art. cit., p. 88.

⁶² David Claivaz, « Ovide veut parler », *op. cit.*, p. 215.

⁶³ Xavier Bonnier, « La composante dialogique des *Cent epigrammes* », *Éditer Michel d'Amboise*, Journée d'étude organisée par Sandra Provini à l'Université de Rouen-Normandie le 26 avril 2017.

Que celluy là qui... (v. 159-161)

Quelques vers plus loin, alors qu'Ovide raconte comment Charon a empêché Orphée d'accéder de nouveau aux Enfers, Amboise théâtralise la scène en introduisant un passage au discours direct et en amplifiant considérablement les vers 73-75 du livre X, qu'il rend par 18 décasyllabes :

*Orantem frustra que iterum transire volentem
Portitor arguerat, septem tamen ille diebus
Squalidus in ripa Cereris sine munere sedit.*

... mais Charon l'en destourne
En luy cryant : « Va t'en d'icy, retourne
Soubdainement et tu seras que sage
Car tu ne peulx plus passer ce passage ».
Sa presumptive et oultrageuse gloire
Le pauvre Orpheus triste, et tresdolle, voire
Trop plus beaucoup qu'il n'estoit paravant,
Euridice regrettant et pleurant,
Ce nautonnier, que si fort se courrouce
L'aymant Orpheus de sa parole douce
Cuyde apaiser, mais ce fut vainement
Combien qu'assez luy en fait suppliement.
Il toutesfois par Charon repoussé
Sept jours entiers demoura courroucé
Estant muet de langue et de courage
Dessus la terre assez pres du rivage
Et le mangier qu'il eut à ce besoing
Furent regret, douleur, despit, et soing. (v. 171-188)

Amboise ajoute en outre plusieurs vers par lesquels il dépeint la vive douleur d'Orphée lors de la seconde mort d'Eurydice. On reconnaît ici à la source de l'amplification la touche personnelle du poète du deuil conjugal qu'est Michel d'Amboise, comme c'était déjà le cas dans les vers consacrés au premier deuil d'Orphée :

*Quam satis ad superas postquam Rhodopeius auras
Defleuit vates, ne non tentaret et vmbras,
Ad Stiga Taenaria est ausus descendere porta ;*

Sa mort sachant Orpheus le poete
Incessamment la plaint et la regrette
Tousjours la pleure, et sans fin la lamente
Sa douleur est si tresfort vehemente
D'avoir perdu son espouse nouvelle
Qu'il n'en feut point jamais congneu de telle
Après l'avoir plorée plus d'assez
Pource qu'encor d'elle n'estoient passez
Ses grandz regretz, delibere aller veoir
Les dieux d'enfer et faire tout devoir
De l'impetrer envers leur seigneurie,
Qui fut pourquoy il vint en Tenarye. (v. 23-34)

Ces deux passages sont ceux de l'épisode d'Orphée dans lesquels l'amplification est de loin la plus importante. On remarque en outre que la plus grande partie des autres vers ajoutés par le traducteur ont

trait à la musique douce et plaintive d'Orphée, ou à ses lamentations (vers 98, 100, 108-109, 115) – des vers qui définissent, en somme, la poésie élégiaque.

Ces transformations du texte source donnent ainsi à entendre la voix de Michel d'Amboise, spécialisé, comme l'écrit Richard Cooper, « dans les chants funèbres et les élégies⁶⁴ » mais aussi dans une exaltation de l'amour conjugal qui rappelle son contemporain néo-latin Jean-Salmon Macrin. La prédilection qu'il manifeste dans son œuvre pour la thématique du deuil conjugal n'est sans doute pas étrangère au choix du livre X des *Métamorphoses*, chant de deuil qui fait entendre, après les plaintes d'Orphée, celles d'Apollon pleurant Hyacinthe ou de Vénus pleurant Adonis. Significativement, Michel d'Amboise choisit, entre deux interprétations possibles du texte latin⁶⁵, de dépeindre la seconde mort d'Eurydice du point de vue de l'époux qui perd sa bien-aimée, plutôt que du point de vue de celle-ci :

*Flexit amans oculos, et protinus illa relapsa est,
Brachiaque intendens prendique et prendere captans
Nil nisi cedentes infelix arripit auras.*

son visage tourna
Devers sa femme, elle acoup retourna
Dedans enfer, lieu qui ne peult finyr.
Il tend ses bras, la cuydant retenir
Mais il ne prend, de sa vaine embrassée
Sinon le vent, car ja estoit passée (148-150)

En définitive, il n'y a rien de surprenant à ce qu'un éditeur peu scrupuleux ait voulu vendre la traduction de Michel d'Amboise en lieu et place d'une traduction de Clément Marot. Les deux poètes partagent en effet un même souci de fidélité et de clarté – il s'agit de rendre Ovide plus accessible au lecteur contemporain – et un même rapport au commentaire, qu'ils choisissent ou non d'utiliser en fonction de leurs objectifs propres, qui ne se résument pas à l'apport maximum d'informations érudites. Michel d'Amboise semble bien ainsi viser le même public de cour que Marot, qui avait offert sa traduction à François I^{er} : il manifeste en effet une attitude comparable vis à vis de la culture humaniste, ne retenant pas le commentaire savant comme finalité, mais comme moyen au service d'une version française « embrassant la subtilité d'Ovide sans imposer d'effort particulier au lecteur »⁶⁶. Sa traduction est néanmoins plus prolixe, l'amplification intervenant principalement dans les passages qui entrent en résonance avec son œuvre personnelle. La plainte élégiaque unit ainsi dans une même tonalité le *Dixiesme livre des Methamorphoses* et ses recueils à coloration autobiographique où se fait entendre

⁶⁴ Richard Cooper, « Michel d'Amboise, poète maudit ? », art. cit., p. 446.

⁶⁵ Georges Lafaye traduit pour sa part : « son amoureux époux tourne les yeux et aussitôt elle est entraînée en arrière ; elle tend les bras, elle cherche son étreinte et veut l'étreindre elle-même ; l'infortunée ne saisit que l'air impalpable » (Ovide, *Les Métamorphoses*, Tome II, Texte établi et traduit par Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1965).

⁶⁶ David Claivaz, « Ovide veut parler », *op. cit.*, p. 228.

une muse « dollante⁶⁷ » : l'Orphée de Michel d'Amboise et l'Esclave fortuné, qui s'était déjà identifié au poète mythique dans son premier recueil des *Complaintes*⁶⁸, chantent avec les mêmes accents.

⁶⁷ Michel d'Amboise, *Le Babilon*, *op. cit.*, f. iiii r°.

⁶⁸ Michel d'Amboise, « Les complaintes de l'Esclave fortuné », *Epistres veneriennes*, *op. cit.*, f. cxxiii v°.